

CHAPITRE PREMIER

Le train siffla.

Une fois encore, José se pencha sur le quai déserté. La noire verrière s'éloigna, ne fut plus qu'une tache sombre. Dans le jour faiblissant, les lumières des signaux s'allumèrent tout à coup.

Le jeune homme vint s'asseoir dans le compartiment.

– Adieu les Annequin! dit-il.

Mais Martine parut ne point entendre.

Si mince, si blême dans tout ce deuil, le dos appuyé aux coussins et comme à la dérive, elle considérait José de son regard faible et triste.

– Tu ne dis rien.

– Que veux-tu que je dise? On repart...

Comme si elle avait trop parlé d'elle:

– Tu regagnes Londres tout de suite?

– Que ferais-je d'autre?

– Je ne sais pas. Tu aurais pu t'attarder un peu...

José prit une cigarette, referma d'un coup sec son étui d'or.

– Là-bas, j'ai ma vie...

Martine ferma les yeux. Était-elle donc si lasse? Pressentant la confiance de José, sachant qu'elle ne pourrait en recueillir

qu'un surcroît de souffrance, le suppliait-elle ainsi de la lui épargner? «Là-bas, j'ai ma vie... Tous, quelque part, ils ont leur vie...» Ou si, simplement, elle s'enfermait pour penser?

José s'arrêta net. Pas excitante comme compagne de voyage, cette pauvre Martine. Une année de Paris, de Sorbonne, de vie libre, ne lui a pas fait le dos plus droit, le teint plus vif, ni appris à se peindre mieux. Et cette manière d'accuser les coups, de ne pouvoir s'en remettre!

Évidemment, celui-ci pouvait compter. Lui-même, à Londres, le télégramme lu, il s'était senti affreusement dépouillé. Certaines grand-mères sont des mères. On a beau avoir vingt ans, une maîtresse, jouer le jeu, tricher, gagner à tout coup, de savoir qu'il n'y aura plus, nulle part, un cou chaud où se plaindre... Mais quoi! On se redresse. On prend sur soi.

Dans le crépuscule, sur la dentelle des coussins, José voyait le visage de Martine, ses paupières dont le bord, tant elles avaient pleuré, semblait un liséré saignant.

– Que veux-tu, mon petit? Les vieux, ça meurt! Tu croyais qu'elle allait durer toujours notre vieille Antoinette? Soixante-dix ans, ce n'est pas si mal, non! Si on nous les donnait, hein, à nous?

Est-ce que Martine écoute? Le plafonnier s'allume. Même pour ses yeux fermés, c'est trop que cette lumière. Mais José veut, à toutes forces, consoler l'endormie.

– Et puis quoi! On a tout de même son père et sa mère. Ah! Je sais bien que la tendresse ne les étouffera pas. Ce n'est pas leur genre, la tendresse. Mais on les a, en chair et en os. On ne manquera pas de pain tant qu'ils seront là; de pain ni de champagne. Après non plus d'ailleurs, selon toute vraisemblance...

José dit aussi, doucement:

– Tu as besoin de cela, toi, la tendresse?

– Tais-toi, José, implore Martine.

Elle n'a pas tourné la tête. Elle n'a pas ouvert les yeux.

– Bon! Si tu veux.

José prend un illustré qui traîne près de lui, le feuillette, le repose.

– Tu es si triste que cela, oui?

Les lèvres de Martine tremblent un peu. Va-t-elle encore pleurer? Ou si, enfin, elle va parler, alléger son cœur? Mais non. Les lèvres se serrent. Au bord des yeux, il vient seulement deux larmes.

«Décourageant, pense José. Cela me réussit mal d’être bon!»

Mais que dirait Martine? Que dirait-elle, cette pure, d’avouable? Antoinette Béthonsart, vieille femme couchée sous six pieds de terre, est-ce vraiment sur les morts que pleurent les vivants? En ce moment, je l’atteste, Martine voudrait ne voir que vous. Est-ce assez dire? Elle s’épuise à dresser devant elle votre stature noire; à ramener à vos joues la rougeur la meilleure, dans vos yeux le plus doux regard; à chercher sur votre corsage la place exacte où brille votre croix d’argent; à réentendre votre voix des plus beaux jours et ces douceurs que vous disiez à ses chagrins d’enfant et qui faisaient son cœur fondre. Mais déjà vous n’êtes plus qu’une image inhumaine devant la grande solitude – ce monde où il y a des gens, des gens, des gens qui ont chacun leur âme, qui vont chacun de leur côté.

– Tu ne trouves pas ça drôle? dit José. C’est nous deux qui avons le plus de chagrin.

«Chagrin?» «Nous deux?» Qui sait, lui aussi peut-être, malgré ses dents de félin joueur, ses yeux de fille chercheuse, ses cheveux trop luisants, sa voix trop bien posée, son argot de dandy voyou? Qui sait, lui aussi, peut-être...

Il fait un mouvement du menton comme pour désigner en face de lui, derrière Martine, ces pays qui s’enfoncent.

– Là-bas, ils l’oublieront vite, notre vieille Antoinette! Entre nous, elle leur pesait bien un peu dans les grandes occasions,

quand on sortait les soupières d'argent et les perles. Mon bâtonnier de père avait beau se mettre la main sur le cœur : «Votre grand-mère, mes enfants, est une sainte...» Sainte, oui ; mais veuve d'instituteur ! Une sainte morte, soit encore, ça va ! Mais vivante, ça fait moins bien qu'une banquière...

Martine hausse les épaules. Elle a «son point dans le dos». Elle est insupportablement lasse.

– Ton père aussi, va, il se sentira bien un peu soulagé. Un grand toubib, ç'a besoin d'ancêtres. Je ne parle pas de nos mères : rien que des brus, après tout. Mais Mme Hervé Annequin, une Leones, presque une Bolívar, penses-tu ! Et Mme Blaise Annequin, née Destevelle, comme elle aime tant à dire. Même le curé, tiens, ce cher oncle, cet humble serviteur de Dieu – est-ce la formule?... – Maintenant que la vieille Antoinette est au ciel, les Annequin sont tout neufs. Tu dors ?

– Ah ! Non...

– Pour nous, tu comprends, brillante ou non, c'était pareil... Moi, parce que je m'en fiche tellement des noms, des passés, des familles ; toi...

– Moi ?

– Toi, parce que c'est ta manière d'aimer. Tu ne discutes pas ce que tu aimes.

– Ah !

Martine avait paru sortir de sa prostration. «Toi...» Qu'allait-il dire ? Les plus modestes ont le goût de se voir expliquer leur cœur. Mais ce n'était que cela : «Ta manière d'aimer.» Il existe donc des êtres qui discutent ce qu'ils aiment !

D'ailleurs, voici la gare d'Arras. Instinct des civilisés, Martine se redresse, durcit son visage, devient une jeune-fille-bien-élevée-dans-un-train. Quelqu'un va-t-il monter dans ce compartiment, la délivrer de cette conversation amollissante et veule, la rendre à elle-même ? José se lève, va dans le couloir, revient.

– À voir les gueules qui passent, ce n'est pas pour nous. Nous sommes bons jusqu'à Amiens.

Déjà le coup de sifflet qui se prolonge. Il passe une lanterne dans l'ombre.

Le train. Le soir. Soir de mars, humide et mou. Buée sur les vitres. Signaux verts cernés de brun. Villages qui font un bruit de vent. Gares qui font un bruit de gifles. Connu! Connu!

– Mais dis-moi...

José se penche; ses mains pendent entre ses genoux; son beau visage s'avance, devient immense; ses yeux ont leur flamme trouble.

– Dis-moi, l'autre soir, quand l'oncle Noël est entré, tu avais l'air d'en savoir beaucoup plus que nous sur ce bonhomme...

– Mais non, voyons. Rien. Rien.

– Tiens, tu te réveilles?

Martine s'était redressée. Elle avait les pommettes rouges et les yeux grands.

– En tout cas, tu mens mal.

Elle referme les yeux, laisse aller au dossier son dos malade,

– Tu ne veux rien me dire? Soit! N'en parlons plus. Tu fumes? Non?

José fume.

– Ça te trouble toujours, hein, ce vieil assassinat? Dix ans de ça! Il est bien changé, le pauvre, pour autant qu'on s'en souviennne. Tu l'aurais reconnu, toi?

Martine fait signe que non.

– On était si petits...

– Pendant que nous dormions dans notre ouate, monsieur tuait sa femme à coups de fusil: «Il l'aimait trop...» Ne soyons pas ingrats: pour nous soustraire aux révélations indiscretes, on nous a octroyé une belle petite vacance supplémentaire, toute une année, à Vaucotte. C'était bien joué, d'ailleurs. Sous l'égide de grand-mère, pendant six ans, nous priâmes, doux

agneaux, pour le pauvre voyageur. Mais quand j'ai découvert le dossier, quand je t'ai dévoilé l'affaire, quel coup, ma pauvre petite! Ce que tu pouvais claquer des dents. Je n'en menais pas large, moi. Je te voyais fort bien faire un accès de fièvre chaude. Avoue-le aujourd'hui: en quoi cela en valait-il la peine? On se crée des mondes. Il n'a pas l'air pire qu'un autre, le Noël. Je trouve même qu'il a l'air meilleur. Toi pas?

Martine fait un geste vague.

– Je n'ai pas pensé à cela.

– On peut dire qu'il les a fait enrager, les Annequin! Le coup de fusil, l'asile, le bolchevisme, la prison. Tu sais, il a beau être revenu suivre le convoi de sa mère, ils ne sont pas très rassurés. Que va-t-il leur tomber demain sur le crâne? Les paris sont ouverts.

Martine détourne la tête.

– Tu trouves qu'il y a là un sujet de divertissement?

– De divertissement, non. De méditation, comme dirait notre oncle prêtre. De méditation, oui. «Ainsi, mes enfants, vont les familles. Il suffit d'un mauvais ferment. Et voici la folie, le déshonneur, la ruine.» Le fait est que, sans le cabanon, elle ne valait plus cher, la gloire Annequin. Tu les aimes, toi?

– Je les aime? Qui?

– Les Annequin.

– Tu me demandes si j'aime mon père et ma mère?

– Pas exactement.

– Je ne comprends pas.

– Ton père, c'est le docteur Blaise Annequin. Ta mère, c'est Mme Blaise Annequin – il rit – née Blanche Destevelle. Et mon père, pareillement, c'est M^e Hervé Annequin, avocat à la cour; ma mère, Mme Hervé Annequin, née – il rit – Lola Leones. Et nous avons un oncle qui est curé. Bon. Mais les Annequin, c'est autre chose encore que tous ces gens-là. Les Annequin possèdent leurs mœurs et leurs mensonges; ils font

front devant le monde ; ils enferment leur frère ; ils m'expédient à Londres parce que je suis une gouape ; ils te garent à Paris parce qu'ils ne te marient pas. Eh bien, moi, j'en tiens plutôt pour l'autre, le type qui vient et dit : « J'ai tué ma femme ; j'ai bien fait. Vous m'embêtez. »

– Il n'a pas dit vous m'embêtez. Je crois qu'il a pleuré, qu'il a prié. Tu simplifies tout, José.

Martine ajoute :

– Je suis lasse. Laisse-moi dormir.

Elle referme les yeux.

– Eh bien ! ma vieille, tu ne parais pas spécialement enchantée de ma compagnie. Un peu de patience, va ! Je te délivrerai bientôt de moi.

– Tu es stupide, fait Martine doucement.

Elle tourne la tête vers la vitre. José voit le bord rougi de ses yeux. Il siffle.

– Cela me fait tout de même de la peine de te quitter.

Alors, Martine se met à pleurer doucement...

José Annequin, voilà ce qu'il ne fallait pas dire. Quoi, quand elle se raidissait, cette enfant, quand elle rassemblait toutes ses frêles forces pour lutter contre les ombres, quand peut-être elle allait s'extraire de cette gangue, redevenir quelqu'un de présent qui dit : « Je vais là. Je ferai cela. » Ou si, maintenant comme hier, vous éprouvez votre pouvoir sur cette âme et si vous demeurez fidèle à ce destin de la troubler toujours ? Il eût mieux valu la prendre dans vos bras !

Mais José, peut-être ne sait-il pas. Peut-être aujourd'hui José est-il bon comme sont bons les jeunes tigres qui griffent toujours un peu en caressant. Puis, il faut bien passer le temps. Cela dure, deux heures...

Martine étanche ses larmes. Mais comme en rêve. Ouvrir les yeux, ce serait voir ce garçon tranquille et beau. Elle connaît ce teint de cire chaude, ces yeux trop longs et trop doux, cette

chevelure qui lui fait un casque noir et lustré, ces dents humides et lumineuses qui semblent mordre les mots. Elle sait ce mouvement de l'épaule onduleuse et, sur les longues jambes croisées, cette main blanche et molle où luisent deux bagues. « Cela me fait tout de même de la peine de te quitter... » Oui. Oui. Mais il s'en va ! Pas plus que de ses mots, ah ! elle n'a besoin de son image !

Quel silence. Ah ! la regardait-il ? Martine, soudain, se sent laide, se redresse, ouvre les yeux. Mais José ne la regardait pas. Le cou nu, le front renversé, il dort doucement.

Alors, elle se lève et tire le voile bleu devant la lampe.

Pourquoi soudain prend-elle peur devant ce jeune homme endormi ? Pourquoi, au lieu de se rasseoir et de fermer les yeux aussi, va-t-elle s'appuyer au vitrage, dans ce couloir où elle tousse ? Et que veut dire ce mal nouveau, ce sanglot nouveau qui se noue dans sa gorge, ce sanglot sec qui ne se dénouera pas ?

Martine regarde passer l'ombre nocturne. Elle colle son front au verre qui tremble. Ce froid lui fait du bien, distrait son sang. Elle voudrait abaisser la vitre, se pencher, regarder vers cet horizon que le train fuit, où est sa ville et son enfance, où sont ses morts, où sont ses derniers vivants.

– Adieu, dit-elle.

Adieu à qui ? Adieu à quoi ? Est-elle partie pour toujours ? Elle sent bien qu'elle reviendra, qu'elle retrouvera des visages, des mains, des voix, presque tout ce qui fut sa joie jusqu'ici, – presque tout. Adieu à quoi ? Pourquoi adieu ?

« Faire du bruit. L'éveiller. Non. À Longueau il montera des gens. Je rentrerai avec eux. »

Martine, votre blessure fraîche ne vous défend-elle pas d'un autre mal ? Ou si celui-ci est un mal ancien qui n'a jamais cessé d'un peu saigner, que tout réveille ?

À Longueau, il ne monte personne. Et Martine rentre. Elle fait glisser doucement la porte. Doucement elle s'assied. Ah ! Doucement, doucement sur cette ombre bleue où

luit une face endormie, elle referme les yeux. Mais comment pourrait-elle s'assoupir?

Elle connaît cette route. Chaque virage lui est familier, chaque aiguillage. En dormant, elle pourrait dire rien qu'à la qualité du bruit des boggies, au genre de secousse : nous approchons de Saint-Just, nous traversons la gare de Creil. Mais rien aujourd'hui n'a le même son que naguère, rien n'a le même rythme.

«Voilà. Je suis seule.»

Martine ne pleure plus. Ses yeux fermés brûlent, mais restent secs. Durcis-toi, petite âme ; le temps ne fait pas grâce.

Il est sept heures là-bas, comme ici. La salle à manger s'allume. Carole, ta sœur, paraît, toute éblouissante. Ta mère la complimente d'un deuil qui aille si bien à son teint. Ton père va se mettre à table. Il demandera en dépliant sa serviette : « Martine est repartie? » « À 5 h 11 », dira ta mère. « Comment était-elle? » « Oh ! tu sais, comme toujours. » On dînera en silence. Chacun en soi.

Chacun en soi. Rouvre les yeux, regarde. Chacun en soi. Touches-tu sur cette face de jeune dieu les baisers qui l'ont couverte? Te souviens-tu de cette gamine pâle qui se collait le long de son corps, dans l'ombre d'une rue, ce soir de fête où tu errais à sa recherche? Et de cette femme peinte qu'on voyait rire, dans la « maison du Diable », derrière ses rideaux roses? Et de cette Irène qui l'a suivi à Londres, qui peut-être le suivra toujours, suspendue à ses lèvres – à ces lèvres que tu vois? Les baisers ne laissent pas de trace ; ils n'usent pas la peau ; il n'y a que le temps pour user, ou les maux.

Chacun en soi, Martine. À chacun son mal. À chacun ses images. Celle-là même que tu pleures et que voilà là-bas, gisant, la seule peut-être qui t'aima comme on aime, a-t-elle jamais livré son secret aux yeux des siens? Et ne fallut-il pas qu'elle fût touchée à mort, acculée comme la bête, pour appeler tout

haut son fils banni, pour jeter, dans ce soir pesant de janvier, comme on jette une pierre dans l'eau, ce mot : « Il manque quelqu'un ? »

Cette famille, pourquoi l'as-tu quittée ? C'est triste une famille, avec ses morts qu'on loue à date fixe, ses vivants qui jouent à mentir, à se croire, à célébrer le cœur et la vérité. Mais c'est un lieu protégé du monde. Pourquoi l'as-tu fuie ? Pourquoi ? Pour être libre ? Libre de quoi ? Pour « faire ta vie » ? Quelle vie ? Avec ton maigre petit corps, tes mains de poupée malade !

Belle perspective que de retrouver ta lampe de nickel froid sur tes papiers éparés, les soirs de mars mouillés où peut-être rôdera cet homme au pardessus roux, ce parent interlope qui a tué et qui prie, qui te berçait enfant et dont tu ne sais plus s'il te fait horreur ou pitié !

Mais qui sait, Martine, si plus que tous les autres, tu ne veux pas te dérober aux yeux ? Si tu fuis leur mensonge, qui sait si ce n'est point parce que le mensonge lui-même semble une trop frêle armure ? Si tu renonces à leur sécurité, qui sait si ce n'est point que nulle part au monde, tu ne te peux sentir protégée ? Et ce « chacun en soi » qui te révolte, qui sait si ce n'est point aussi ta loi ? Ainsi, on élève devant les hommes des mots très rayonnants – « goût de la liberté, soif de la solitude » –, mais ils cachent la fuite des faibles qu'épouvantent les yeux ouverts. Qui sait ? Et toi-même, sais-tu ? Sais-tu ? Ou si seulement tu vas ?

Voilà. Le train fait son chant à travers le noir des étendues. Il y a longtemps qu'une inflexion longue et rauque a dénoncé la forêt de Chantilly ; deux passerelles, coup sur coup, comme des gifles de battoir, et Martine saura que la banlieue commence. Elle n'a pas besoin de se pencher, de fouiller l'ombre pour voir des cabanes de tôle ondulée sur la lèpre de la zone et pour lire, à la lueur des signaux, en lettres d'un pied, rouge sur blanc : « Paris, 6 kilomètres. »

Fini ce voyage. Maintenant, il faut rouvrir tout grands ses yeux. Martine considère José. Il dort toujours; il a le souffle égal des bêtes saines et heureuses; ses cils ne tremblent même pas. Chercher une épouvante sur ce front nu, un souci? Ah! Y a-t-il même un rêve? Et déjà il n'appartient plus à cette heure qui s'achève. Encore un peu de temps et la foule s'ouvrira, se refermera sur lui, le soustraira au regard.

Cette jeune fille peut-être tremble-t-elle un peu; peut-être aimerait-elle toucher cette peau de lait d'un doigt doux, au tendre du cou; poser une fois, une seule fois, ses lèvres sur ces lèvres entrouvertes; une fois, une seule fois, aspirer ce petit souffle? Mais elle touche seulement un dur genou.

– José! Nous voici rendus.

José s'éveille, se délie.

– Bon! J'ai dormi? Tu avoueras que c'était bien mon tour!

Martine avoue.

Déjà il est dans le couloir. Il abaisse la vitre pour ne pas manquer le premier porteur.

Voilà. Paris. On est deux jeunes voyageurs amis que le flot bouscule. On marche sagement derrière des hommes en bleu, chargés de valises.

– Martine!

– Gervaise!

Gervaise est là, oui, pareille à Gervaise – bien propre, bien peinte, avec cet air d'employée froide qui sort de son magasin.

– Mon cousin, Gervaise.

José, de son regard doux, évalue cette fille sans éclat qui sent la poudre à bon marché. «Bon. C'est cela Gervaise!» Tout de même, il sourit du mieux qu'il peut. Ne se doit-il pas de laisser toujours de jolis souvenirs?

Un moment, il est tenté de rester avec ces femmes. Et déjà il questionne :

– Que faites-vous ce soir?

Les jeunes filles se regardent. Cette seconde lui suffit. Il a entrevu deux heures mortelles autour des filets de sole doucêâtres, du seau glacé : cette Martine avec son obsession, cette employée philosophe...

– On t’attendait, Martine, dit-il gentiment. Je suis rassuré. Il est temps que je file...

Un baiser sur les joues. Un signe de la main gantée. José est loin déjà.

– Bonne chance ! mon petit. Bonne chance ! Écris-moi !

Le terre-plein est désert.

Ici, voici dix ans, Noël qui échappait de la maison des fous, trouvait Antoinette, sa mère, et pleurait sur son cœur. Mais Martine ne sait pas cela. Il y a dix ans, Martine, dans une villa près de la mer, jouait avec José.

Maintenant, Martine reste là, debout ; et Gervaise la regarde.

– Oh ! Gervaise, dit Martine, Gervaise, si je ne t’avais pas trouvée !

Alors, toute secouée de sanglots, elle se jette sur cette dure poitrine.

– Tu m’as trouvée, dit Gervaise. Rentrons. Tu claques des dents. Je vais te faire une tisane et te mettre au lit.

C’est ainsi que Martine reprit cette vie qu’avait interrompue la mort d’Antoinette.

La veille au soir, ç'avait été à Noël Annequin de suivre ce quai, de traverser ce terre-plein. Mais aucune Gervaise ne l'attendait.

Portant sa petite valise, il descendait l'escalier du métro, gagnait cet hôtel de la rue Pernot où, un mois plus tôt, débarquant gare de Lyon, il s'était trouvé un asile. Hôtels près des gares, lieux où sonnent les voyageurs pressés de se décharger de leurs bagages, les voyageurs moins pressés qui ne vont nulle part, qui n'ont nulle part où aller, à qui tout semble égal et qui, échoués là, y resteraient toute leur vie, s'il ne leur fallait absolument aller ailleurs.

Il revit la porte étroite où brûlait l'enseigne transparente :

HÔTEL AZUR

le corridor avec son petit comptoir sous le téléphone et sa plante verte. La patronne qui semblait toujours descendre à l'instant l'escalier, parut comme il se devait, montrant ses cheveux teints, ses yeux au bleu, sa blouse de soie rose. L'ombre avait toujours son odeur de poussière humide, d'égout remué, de poudre de riz, de poisson qui cuit. Les pieds reconnaissaient la corde du